

Une Française dans la forêt canadienne : sur l'écriture de Marie Le Franc

A Frenchwoman in the Canadian forest: On the writing of Marie Le Franc

Patrycja Tomczak

Adam Mickiewicz University, Poznań, Poland

patrytom@amu.edu.pl

<https://orcid.org/0000-0003-3241-1253>

Abstract

Due to historical and cultural factors, French-Canadian and Quebec literature has traditionally been sparse in its engagement with nature writing. This void was addressed in the 1920s and 1930s by writers who emigrated from France to Canada, notably Marie Le Franc. An exploration of the depictions of time, space, and subjectivity in her works, compared to the novels of Hémon, Constantin-Weyer, and Bugnet, unveils the distinctly *vegetal* quality of Le Franc's prose and her profound connection to the forest.

Keywords: French-Canadian literature, Quebec literature, Canadian forest, ecopoetics, nature writing

Bien que le lecteur européen associe spontanément le Canada à la nature sauvage, l'écriture de la nature est largement absente de la littérature canadienne-française et québécoise. Contrairement aux anglophones américains, les francophones n'ont pas créé leur propre mythe du « Wilderness » ni développé un équivalent au « Nature Writing ». Dès 1867, Octave Crémazie reconnaissait qu'il n'était plus temps d'initier les Européens « à la grandiose nature de nos forêts », car un éventuel Cooper francophone « aurait l'irréparable tort d'arriver le second, c'est-à-dire trop tard » (Crémazie, 1882, pp. 40-41). D'ailleurs, même aujourd'hui, la réflexion écocritique, si

prolifère en anglais, peine à s'imposer au Québec, où elle restait encore récemment presque « absente du champ littéraire » (Isabel, 2015, p. 12).

Pourtant, dans cette tradition littéraire qui mentionne bien moins souvent la forêt que la ville ou la campagne (Posthumus & Salaün, 2013, p. 299 ; Décarie & Desrochers, 2021, p. 155), on assiste, au début des années 1930, à un phénomène éphémère : la forêt apparaît dans les œuvres « comme jamais auparavant » (Flamand-Hubert, 2017, p. 297) et « s'inscrit comme une figure spatiale essentielle du roman » (Décarie & Desrochers, 2021, p. 172). Ce renouveau est toutefois dû à l'apport des écrivains français qui parcourent la forêt canadienne : Hémon, Rouquette, Constantin-Weyer, Bugnet, ou Genevoix, pour ne citer que les plus connus. Parmi ces auteurs, tous issus de la même génération, se distingue une femme, Marie Le Franc (1879-1964), qui a passé sa vie à voyager entre sa Bretagne natale et le Québec, sa patrie d'adoption. Bien que peu présente dans la mémoire littéraire collective et rapidement oubliée (Boivin, 2002, p. 79), elle fut appréciée pour sa contribution à la formation d'une nouvelle approche de la forêt. Les critiques s'accordent pour reconnaître que « peu d'écrivains ont su mieux évoquer la nature » (Collet, 1976, p. 80)¹, et certains n'hésitent même pas à affirmer encore aujourd'hui : « À vrai dire, aucun auteur québécois n'a mieux décrit la forêt que cette Française » (Lessard, 2008).

Cependant, la réception de son œuvre n'a pas toujours été aisée, et aujourd'hui, ses textes sombrent dans un semi-oubli². L'un des rares historiens de la littérature canadienne-française à reconnaître « l'apport français », Gérard Tougas, saluait en 1959 une œuvre « imprégnée d'intuitions et de divinations féminines », admettant que certaines de ses pages sont d'une sensibilité que ni Bugnet, ni Hémon, ni Constantin-Weyer, « ces cérébraux », n'auraient pu écrire (Tougas, 1964, pp. 131-132). Ivor C.A. Luethy (1960), pour sa part, place également Le Franc parmi les venus de France ayant eu le mérite d'élaborer une interprétation nouvelle de la nature canadienne. Pourtant, en 1976, Pauline Collet observe que la romancière est devenue moins connue que ses contemporains, bien que ce soit elle qui « a su mieux capter l'atmosphère de la forêt que Bugnet ou même, parfois, Hémon » (Collet, 1976, pp. 17-18). Maurice

¹ Déjà en 1942, Ave McGarry passe en revue les critiques publiées dans la presse de l'époque ; citons à titre d'exemple : « On m'a demandé l'autre jour qui, depuis Louis Hémon, avait écrit les plus belles choses sur les forêts canadiennes. Je répondis sans hésiter : Marie Le Franc » (Jean-Charles Harvey, *Canada*) ; « J'ai le sentiment qu'il y a dans ses meilleures pages, celles sur la nature canadienne, une sorte de génie » (Raymond Escholier, *Le Petit Journal*) ; « Entre Marie Le Franc et nos lacs, nos forêts, il existe une correspondance qu'on ne rencontre chez aucun des écrivains qu'a séduits l'image de nos solitudes » (Victor Barbeau, *Au fil de l'heure*) (McGarry, 1942, p. 58).

² Il faut saluer cependant la réédition du roman *Hélier, fils des bois* (2011), introduite par Rachel Bouvet, dans l'importante collection « Jardin de givre » de l'Université du Québec à Montréal. La réédition dans les années 2000 de plusieurs ouvrages lefranciens par Liv'Editions, une petite maison d'édition bretonne, est malheureusement beaucoup moins soignée, même si elle témoigne d'un certain regain d'intérêt local pour l'écrivaine.

Lorent lui fait écho, estimant que le nom de Le Franc reste « inconnu ou bien injustement méconnu » (Lorent, 1979, p. 621).

Ce qui semble frappant, c'est que, au fil des années, son association avec la forêt paraît s'estomper de deux façons parallèles : ceux qui continuent d'évoquer le nom de l'écrivaine ne mentionnent plus la nature, et ceux qui s'intéressent à la nature ne répertorient plus Le Franc. Certes, dans son *Introduction à la littérature québécoise*, Maurice Lemire mentionne les auteurs français, mais dans le contexte de leur sensibilité « au pittoresque de la langue, des coutumes et des métiers », sans faire la moindre allusion à la nature (Lemire, 1981, p. 49). De leur côté, des auteurs plus récents apprécient chez Le Franc sa « liberté alors assez rare » dans l'exploitation de l'« exotisme du Nord », mis à la mode par le succès de Hémon (Biron, Dumont & Nardout-Lafarge, 2010, p. 205). En revanche, on est surpris par l'absence de Le Franc dans les travaux pionniers qui révisent la littérature canadienne-française sous l'angle écocritique (Isabel, 2010 ; Posthumus & Salaün, 2013 ; Isabel, 2015). Ce silence constitue peut-être une raison de plus pour tenter de combler cette lacune³.

Le présent article se fixe un objectif beaucoup plus modeste qu'une présentation générale de l'œuvre de Marie Le Franc, laquelle est riche et polyvalente, incluant poèmes, romans, contes, et essais, et, sur le plan thématique, partagée entre les landes de Bretagne et la forêt du Québec. Cette fois-ci, nous nous concentrerons uniquement sur le volet canadien de sa création, limité aux seules années 1930, en mettant particulièrement l'accent sur son premier roman canadien, *Héliar, fils des bois* (1930), complété par un recueil d'essais *Au pays canadien français* (1930 ; Prix Montyon) et deux romans, *La Rivière solitaire* (1934) et *La Randonnée passionnée* (1936). Afin de mieux saisir l'originalité de son écriture, nous confronterons la lecture des œuvres de Le Franc à celle de trois romans français qui mettent également en scène la forêt canadienne : *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon (1916), *Un homme se penche sur son passé* de Maurice Constantin-Weyer (1928, Prix Goncourt), et *La Forêt* de Georges Bugnet (1935)⁴. Pour mieux comprendre la position complexe de ces écrivains dans la tradition littéraire québécoise, nous débiterons par une brève présentation du contexte historique.

Rien n'illustre mieux le paradoxe de l'apport français dans la littérature québécoise que le phénomène du roman *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon (1880-1913). Inspiré par un bref séjour au Québec, Hémon rédige un roman dont la thématique s'inscrit dans le courant du terroir, censé avoir dominé la littérature canadienne-française entre 1850 et 1950, avec ses « romans de fidélité » (Tuchmaier, 1958, p. 369)

³ On mentionnerait néanmoins la publication de trois études récentes consacrées à la forêt, répertoriant Le Franc : Flamand-Hubert (2015, 2017) et Décarie & Desrochers (2021).

⁴ La liste de sigles utilisés, pour les œuvres lefranciennes : H – *Héliar, fils des bois*, P – *Au pays canadien français*, RS – *La Rivière solitaire*, RP – *La Randonnée passionnée* ; d'autres auteurs : M – *Maria Chapdelaine* de Louis Hémon, HP – *Un homme se penche sur son passé* de Maurice Constantin-Weyer, F – *La Forêt* de Georges Bugnet.

porteurs d'une idéologie nationaliste et catholique. Pourtant, l'œuvre de Hémon, mélancolique et poignante, ne prône aucune morale explicite. Les historiens québécois contemporains n'hésitent pas à affirmer que, si le roman est exempt de messianisme, c'est précisément parce que Hémon était Français, découvrant le Canada en étranger et autorisé à s'étonner du Nord au lieu de l'idéaliser pour des raisons patriotiques (Biron *et al.*, 2010). Le succès du roman en France a également assuré son succès au Québec (Mailhot, 2003), même si sa réception critique n'y a pas été unanime. Certes, certains considèrent *Maria Chapdelaine* comme « le premier chef-d'œuvre de la littérature canadienne » (Tougas, 1964, p. 120), mais la question de la nationalité pose problème : « Que faire d'un roman écrit par un Français pour un public français ? » (Biron *et al.*, 2010, p. 200). Jean-Charles Harvey s'insurgeait dans les années 30. contre le fait de recourir constamment aux fictions de Hémon et de Le Franc, qui « jettent une ombre sur nos meilleurs écrivains de terroir » (Chartier, 2000, p. 144).

La question devient d'autant plus pressante que Hémon n'est pas un cas isolé : au cours des années suivantes, d'autres écrivains français installés au Canada poseront sur le pays un regard différent de celui des locaux. Éduqués en Europe et fascinés par le Nouveau Monde, ils se tourneront vers le « sauvage, vierge et inexploré » (Chartier & Fabre, 2011, p. 8). Pour le public français, ces auteurs contribuent à forger une nouvelle image du Canada, absente de la grande littérature du XIX^e siècle, mais foisonnante dans les écrits populaires pleins de clichés (Simard, 1987). Aux yeux des Québécois, cet intérêt pour la nature sauvage alimente leur ressentiment ; dès 1873, l'historien Benjamin Sulte ironise : selon des Européens, « [n]ous habitons une contrée barbare, aride, inabordable » (Sulte, 1873, p. 5). En somme, cette nouvelle sensibilité envers la forêt, même si elle est ancrée dans une longue expérience personnelle de la réalité canadienne, risque d'être perçue comme l'expression d'un exotisme colonial.

Tels sont les enjeux d'un double rejet de la forêt dans la littérature d'un peuple qui se veut, par moments, forestier (Charest, 2008). Premièrement, il y a l'idéologie du terroir qui valorise la sédentarité aux dépens de la nature sauvage, souvent associée au nomadisme (Flamand-Hubert, 2017). Deuxièmement, lorsque les élites québécoises s'emploient à s'émanciper de l'idéologie national-catholique – un objectif atteint avec la Révolution tranquille – ce n'est pas pour reconnaître la valeur du « sauvage ». Bien au contraire, l'intelligentsia d'une nation décrite en 1839 dans le célèbre Rapport Durham comme « ignare, apathique et rétrograde », « un peuple sans histoire et sans littérature » (Lambton, 1969, p. 78, 218) finit par miser sur une culture aussi citadine et livresque que possible⁵. Entre ces deux valorisations successives de la campagne et

⁵ Selon Gérard Bouchard, c'est précisément ce profond hiatus entre les classes populaires campagnardes et les élites citadines, approfondi par le statut de l'ancienne colonie, toujours tournée vers une France qui à l'époque n'existait plus, qui a contribué à l'effacement de la nature sauvage de l'imaginaire québécois, en un frappant contraste avec les EU, où « la littérature est constituée relativement tôt en parfaite symbiose avec le nouvel environnement physique » (Bouchard, 1995, p. 28).

de la ville dans l'histoire culturelle québécoise, la focalisation sur la forêt des années 1930 n'est qu'un bref interlude.

Néanmoins, le phénomène étudié reste assez exceptionnel, même dans le contexte français, malgré les explications telles que : « pendant cent ans, la nature pour les Québécois s'est identifiée à la campagne », tandis qu'en France, depuis Rousseau, « on avait pris le goût de la nature sauvage » (Ducrocq-Poirier, 1980, p. 64). Pourtant, une méfiance particulière des Français envers la nature sauvage est déjà reconnue par des initiés au XIX^e siècle⁶, et aujourd'hui bien prouvée par des données historiques collectées par Valérie Chansigaud (2017). En somme, si les Canadiens-Français éprouvent des difficultés à s'adapter à la nature, ce n'est pas à cause d'une différence avec leurs ancêtres européens, mais bien parce que cela fait partie de leur héritage catholique et latin.

En effet, ce n'est pas l'amour de la nature qui pousse les écrivains français à venir au Canada. Hémon, bien que pionnier comme romancier « canadien », y arrive le plus tard, en 1911, à l'âge de 31 ans, alors que les trois autres y sont déjà installés : Constantin-Weyer au Manitoba, Bugnet en Alberta, et Le Franc au Québec. Cette diversité géographique aura sans doute un impact sur leur expérience de la nature, bien que, pour un Français, la distinction entre la Belle Province et la sévérité de l'Ouest canadien reste floue (Motut, 1987). Hémon périt prématurément ; Constantin-Weyer retourne en Europe ; Bugnet, le seul qui était venu au Canada avec l'intention de n'y rester que peu de temps, y passera finalement toute sa longue vie. Le Franc, quant à elle, vit au Québec pendant 33 ans, puis effectue plusieurs allers-retours entre ses deux patries. Contrairement à ses collègues, elle découvre la forêt tardivement : elle passe dix ans à Montréal comme professeure de français avant que, bouleversée par la lecture de Hémon, elle ne se rende dans les Laurentides. Comment sa profonde affinité avec la forêt se manifeste-t-elle dans ses écrits ? Sans prétendre à l'exhaustivité, nous proposons d'examiner trois paramètres majeurs pour saisir sa spécificité.

FACE À HÉMON : PARAMÈTRE SPATIAL

En comparant *Maria Chapdelaine* et *Hélier, fils des bois*, des similitudes apparaissent : comme c'est souvent le cas dans les récits du Nord, les deux romans présentent un triangle amoureux (Nadeau, 2004 ; Claveau, 2012) où une jeune héroïne doit choisir entre deux prétendants. Cependant, la situation des deux protagonistes semble difficilement comparable : Maria est Québécoise, fille de colons, en deuil après la mort de son fiancé, et confrontée à la dure réalité d'un « pays sans pitié et sans douceur » (M, p. 196). À l'inverse, Julianne incarne la villégiature, qui commence à se développer dans les Laurentides dans les années 1920 (Flamand-Hubert, 2017). Française et

⁶ Cf. p. ex. Reclus (1866) et Droz (1898).

intellectuelle, Julienne n'est pas contrainte de lutter pour la survie ; elle se rend en forêt pour se ressourcer.

Leur dilemme semble similaire, mais il diffère lorsqu'on l'examine en termes spatiaux : pour Maria, le choix se situe entre la Ville (Lorenzo) et la Campagne (Eutrope), tandis que, dans *Héliér*, il se situe entre la Ville (Renaut) et la Forêt (Héliér⁷). Chez Le Franc, la campagne est reléguée en marge et réduite à un pittoresque cliché⁸ ; chez Hémon, la forêt reste centrale, mais elle est associée à un danger mortel et au deuil : le bien-aimé de Maria, un garçon « qui a toujours eu le bois pour patrie » (M, p. 168), s'égare et meurt gelé après avoir passé l'hiver sur un chantier forestier. Tandis que Maria imagine les souffrances de François parmi les bois hostiles (M, p. 167), le narrateur évoque les corps des jeunes hommes téméraires, morts dans la forêt et parfois retrouvés et ramenés par une expédition, « après la fonte des neiges » (M, pp. 159-160). En revanche, Julienne imagine la mort éventuelle de Héliér d'une toute autre manière :

Il lui sembla que cet homme n'aurait pas de fin. Il s'enfoncerait dans la terre comme une racine, il se confondrait comme un feuillage avec la forêt. La mort le recouvrirait lentement d'ombre, de lassitude, de repos, d'un humus de paix. [...] Peut-être qu'une fois anéanti dans le sein de la forêt lui enseignerait-il le secret de l'homme (H, p. 260).

La différence entre ces deux représentations de la mort en forêt – celle de François Paradis, réelle, tragique et humaine, et celle de Héliér Le Touzel, fantasmée, fusionnelle et végétale – révèle deux conceptions spatiales radicalement opposées. Chez Hémon, c'est la lisière qui prédomine : ce mot apparaît 20 fois dans le texte, évoquant presque toujours un danger. La lisière est si proche qu'elle « semblait une menace » (M, p. 4) ou s'étend « comme un front d'une armée » (M, p. 280). La forêt est ainsi constamment perçue de l'extérieur ; même après la mort de François, « point n'est besoin de voir le lieu » (M, p. 167). À distance, la crainte et la haine de la forêt grandissent en Maria (M, pp. 182, 205, 273), une haine des « grandes forêts inhumaines où tous les arbres ont l'aspect des arbres du cimetière » (M, pp. 220-221). Parfois, la lisière maléfique semble se refermer comme un poing : « Le bois... Toujours le bois, impénétrable, hostile, plein de secrets sinistres, fermé autour d'eux comme une poigne cruelle » (M, p. 213, cf. p. 231).

Le Franc inverse cette figure de la lisière : « À demeurer sur ses bords [de la forêt], l'homme n'apprendra rien d'elle. Il lui faudra avoir le courage d'écarter les branches et de la pénétrer jusqu'au cœur » (P, p. 22). Dans cette dialectique lisière-cœur, qui do-

⁷ Plus qu'une réactualisation du « bon sauvage » (cf. Sévigny, 2012), Héliér « appartient » à la forêt (H, p. 169), il en émane jusqu'à s'y confondre comme « une réalisation fantastique de la forêt » (H, p. 261).

⁸ La famille Champagne est bien conforme à tous les stéréotypes des colons « canayens » (cf. H, pp. 201-209).

mine l'imaginaire spatial de Le Franc, rien n'est aisé. Lorsque Julienne quitte « la manufacture des livres » et commence à découvrir Héliér en même temps que la nature,

[e]lle s'arrêtait devant lui comme on s'arrête devant une forêt, avec timidité et rêverie. La forêt domine de sa hauteur et de son épaisseur. Il faut lui demander la permission d'avancer. [...] Elle était encore, dans la pénétration de Héliér, sur la lisière (H, p. 95).

L'absence de routes complique la progression, celles-ci semblant inventées par la forêt elle-même (H, p. 41). Parfois, le ruisseau est « le seul moyen de pénétrer dans ce domaine d'arbres si serrés les uns contre les autres, dans une grave entente, qu'ils formaient un monde surnaturel, enfermant des secrets trop grands pour les hommes » (RS, p. 165). Sinon, l'homme marche « sur une couche d'atmosphère dense, plantureuse, composée d'émanations végétales » (H, p. 40) ou suit des « sentiers qui se diluent dans la houle verte » (P, p. 22). Il faut toujours suivre la forêt et se plier à ses sinuosités : l'expression « aller de l'avant » ne signifie plus rien (H, p. 86). Le caractère sinueux de la forêt naturelle s'oppose à la rectitude de la forêt-plantation : « Avez-vous des forêts de même, en France ? », demande Héliér (H, p. 81) – mais la forêt française est à l'image de Julienne : toutes deux apprécient la clarté et la géométrie des lignes, avec un esprit qui laisse « peu de latitude pour le vagabondage » (H, p. 61). Selon Harrison, un nouveau paradigme dans l'approche européenne de la forêt, fondé sur l'utilité et le profit⁹, émerge au moment où la métaphore cartésienne – suivre la ligne droite de la méthode pour sortir de la forêt du hasard et de la confusion – devient littérale : « Comment marcher droit dans une forêt ? Pour commencer, plantez les arbres en rangs rectilignes, comme le faisaient les forestiers allemands » ; « Comment sortir de la forêt en ligne droite ? Réponse : déforestation méthodique » (Harrison, 1992, pp. 188, 175).

Au Québec, la transition de l'industrie du sciage à celle des pâtes à papier, amorcée au tournant du siècle (Castonguay, 2006), fait des coupes rases la norme (Girard, 1988). Bien que le Canada ait pris du retard par rapport à l'Europe et aux États-Unis dans l'application de techniques de foresterie, à la veille de la publication de *Héliér, fils des bois*, il contrôle 64 % du marché mondial de la pâte à papier (Poulain, 2006). Cependant, la forêt québécoise des années 1930 reste « encore trop sauvage pour être domestiquée à l'européenne » (Girard, 1988, p. 150). Le sinueux de la forêt naturelle n'a pas encore été remplacé par le rectiligne, et Julienne, convertie de l'esprit cartésien à celui des transcendantalistes américains, anticipe en quelque sorte les modèles récents de réensauvagement en Europe. Dans la littérature de l'époque, la lutte

⁹ La foresterie scientifique, née en Allemagne vers la fin du XVIII^e siècle, constitue un point tournant : la forêt sera depuis mesurée en volume de bois, et non plus selon la surface boisée. Transplantée aux E-U, elle sera définie par Clifford Durant Howe comme « façonnement et modelage de communautés d'arbres vivants pour satisfaire les besoins de l'homme » ; dorénavant, la forêt n'est que « a perpetual wood factory » (Girard, 1988, pp. 97, 98).

contre la forêt prend souvent la forme d'un exploit héroïque personnel plutôt que d'une exploitation industrielle à grande échelle. Pourtant, Héliar, doux envers toutes les créatures de la forêt (H, p. 88), « n'avait rien du défricheur. Faire de la terre neuve lui semblait la plus triste occupation qui fût. Il aimait autour de lui cet air de règne sauvage, où chaque arbre poursuivait solitairement sa propre aventure » (H, p. 168).

Cependant, Le Franc connaît bien « l'ardeur aveugle et destructive des défricheurs » (RS, p. 166)¹⁰. Lorsqu'elle entreprend une excursion à Pérignon, sur les traces de Hémon, elle commence son inspection en accordant une attention compatissante à la lisière sylvestre :

À la sortie du village, s'étendent les champs défrichés. La forêt recule à l'horizon. Elle a l'air malade. Ou vaincue. [...]. On voudrait aller jusqu'à elle pour savoir de quoi elle souffre. [...] Ce pays d'arbres n'a plus d'arbres. La forêt est mise au pacage au loin. Le colon qui fait de la terre neuve n'épargne rien. Tout est rasé : il ne reste pas un buisson (RS, p. 174).

On accède ainsi à la signification ultime de cette dialectique entre la lisière et le centre. Comme le note Le Franc lors de sa promenade en canoë : « Tout ce elle [la forêt] me permet pendant ces journées où j'ai suivi le déroulement de sa lisière, c'est de la regarder ». Parfois, il faut savoir s'arrêter aux abords : « Dès les bords, elle vous retient. Elle vous livre un peu de son secret qui est la peur » (P, pp. 221, 222). Car c'est la peur – tantôt partagée, tantôt réciproque – qui constitue « la lisière nécessaire » (H, p. 118) nous séparant d'elle. Mais dans l'univers de Le Franc, c'est en sondant les deux, la peur et la forêt, que l'on acquiert un salut végétal : « On se sent au centre, on ne sait de quoi, mais au centre. On est au milieu des ramifications. On se trouve maintenu » (H, p. 118).

FACE À CONSTANTIN-WEYER : PARAMÈTRE TEMPOREL

Parmi tous les écrivains français de sa génération ayant séjourné au Canada, c'est l'œuvre de ce « London français » (Motut, 1987, pp. 98-99) qui semble aujourd'hui la plus datée (cf. Fabre, 2008, p. 54). L'auteur d'*Un homme se penche sur son passé*, Constantin-Weyer est sans conteste un excellent conteur, bâtissant ses fictions sur des intrigues d'aventure solides, au rythme haletant et dynamique, offrant au lecteur péri-péties, rebondissements et scènes violentes, caractéristiques de l'imaginaire du Grand Nord, colonial et résolument teinté de *male gaze*. Sous sa plume, la forêt de l'Ouest canadien conserve son caractère sauvage, soutenu par un évolutionnisme tantôt lamarkien, tantôt influencé par le darwinisme social, principalement inspiré par Félix

¹⁰ RS sera le fruit de son expédition sur les chantiers ; curieusement, c'est le seul roman de colonisation sans une scène du défrichement (cf. Décarie & Desrochers, 2021).

Le Dantec – lamarckiste et auteur de *La Lutte universelle* (1906). L'épigraphie de son ouvrage, « Être c'est lutter, vivre c'est vaincre », pourrait bien servir de devise à la création romanesque de son disciple, où la *struggle for existence* devient la règle dominante de sa représentation des « leçons données par la Nature-aux-griffes-rouges » (HP, p. 197)¹¹.

« Ô pastorales du XVIII^e siècle, laissez-moi rire ! La Nature, la clémente Nature, est un monstre aux griffes rougies de sang ! » (HP, p. 104), s'exclame le narrateur, alors qu'il traque des prédateurs – des plus grands cachés derrière les arbres aux plus petits tapis dans l'herbe –, tous décrits avec une précision scientifique indéniable. La forêt est le théâtre de drames quotidiens : « Et jusqu'aux plantes, et jusqu'aux plantes ! ... Les arbres s'étouffent, s'écrasent et se jugulent mutuellement. La Forêt est pleine de guet-apens végétaux, de crimes botaniques ! » (HP, pp. 105-106). Bien qu'il reconnaisse le « prodigieux équilibre » entre joies et douleurs dans une Nature « merveilleuse et terrible » (HP, p. 216), ce qu'il privilégie dans son récit, c'est avant tout la lutte elle-même : toujours singulière, vécue à chaque fois comme une victoire ou une défaite. L'imaginaire de Constantin-Weyer est dominé par le principe d'un antagonisme perpétuel entre Vie et Mort, structurant ses récits autour d'une alternative irréconciliable (HP, pp. 94, 102, 216).

N'est-ce pas, en fin de compte, la raison pour laquelle ses forêts regorgent de vie animale ? C'est au sein de ces forêts que se forme une communauté d'êtres dotés de destins individuels. « L'altérité radicale » des plantes (Bouvet, Posthumus, 2024, p. 15), notamment celles des forêts, car manifestée en masse, ne consiste-t-elle pas à brouiller la frontière entre la vie et la mort, dissolvant le drame ponctuel dans une temporalité qui n'est pas la nôtre ? Les plantes ne constituent-elles pas, de ce fait, une barrière à l'imagination bien plus difficile à franchir que celle des animaux (Laist, 2013) ? Pourtant, contrairement aux récits d'aventure, dans une forêt boréale – conformément au principe du gradient de latitude – les animaux ne pullulent pas comme sous les tropiques, et les écrivains sont parfois contraints de densifier leurs populations pour donner l'impression de leur omniprésence¹². Ce qui frappe surtout le visiteur de la forêt du Nord, c'est la présence patiente des végétaux, avec leur vie bien plus impénétrable et leur silence apparent.

L'écriture de Le Franc semble remarquablement fidèle à la temporalité des plantes. Premièrement, au niveau de l'intrigue : presque tous les critiques soulignent que ses romans en sont quasiment dépourvus (voir, par exemple, McGarry, 1942 ; Collet, 1976 ; Ducrocq-Poirier, 1981 ; Boivin, 2002) ; le rythme des événements s'apparente davantage à une lente maturation qu'à une course effrénée. Deuxièmement, au niveau thématique : elle évoque la « pourriture végétale amoncelée par les siècles » (H, p. 85), la « poussière végétale de plusieurs siècles dont nul [...] n'avait remué les semences »

¹¹ L'allusion au poème d'Alfred Tennyson, « In memoriam A.H.H. » (1850), très populaire après la publication de *On the Origin of Species* de Darwin.

¹² London et Curwood vont se servir d'un autre astuce : la narration du point de vue animal.

(RP, p. 31), un monde sylvestre qui mesure le temps « par siècles, non par heures » (H, pp. 109-110). Si l'aventure existe, c'est uniquement celle que la forêt elle-même représente (P, p. 227). Lorsque Julienne doit choisir entre le « commandement du monde » (qui l'incite à épouser Renaut) et celui de la forêt (qui lui murmure de rester avec Héliér), deux temporalités s'opposent :

Elle ne réussissait pas à se replacer dans le temps : ce qui l'entourait n'avait pas d'âge. Elle n'était plus libre de limiter ses desseins. Ils avaient en elle une racine profonde, et hors d'elle une frondaison qu'elle ne pouvait atteindre [...]. Son passé lui parut un épisode » (H, p. 261).

Évidemment, la vision de la nature chez Le Franc n'a rien de bucolique : « la forêt avait ses drames, bondissait sur ses victimes, les étouffait dans son étreinte » (H, p. 75). Pourtant, si la lutte pour l'existence occupe une place dans son imaginaire, c'est dans une acception plus large, que Darwin a présentée comme métaphorique : une lutte collective contre un climat hostile et des conditions de vie défavorables, qui réunit forts et faibles au sein de communautés paradoxales de mortels : « À perte de vue, les plantes s'étreignaient, s'étouffaient, se confondaient, cédant à ce sentiment de panique que le Nord fait régner autour de lui » (RP, p. 46) ; « L'idée des bêtes sauvages n'inspirait pas de terreur. Les bêtes étaient blotties dans la forêt, se défendant elles aussi contre le froid... » (H, p. 244). Peut-être que l'apport le plus original de Le Franc à l'écriture du Grand Nord réside dans l'inversion du mythe de la conquête, ce pilier traditionnel de sa représentation masculine. Comme le souligne Renée Hulan, le Nord canadien ne se réduit pas à une simple dimension géographique, mais engage un imaginaire et une idéologie fondés sur un modèle de masculinité centré sur la « performance and conquest » (Hulan, 1996, pp. 312-315). Or, ce concept est démystifié par Le Franc (Roberts, 1999), qui remplace la domination par un esprit de symbiose (Nadeau, 2004), à la fois révolutionnaire et inattendu, aussi bien féminin que végétal.

FACE À BUGNET : PARAMÈTRE PERSONNEL

Ce qui rapproche Marie Le Franc et Georges Bugnet, ce sont les aspects *végétaux* de leur parcours : un début en prose tardif (à 40 ans pour lui et à 46 ans pour elle) et une longue durée de leur aventure canadienne. Leurs représentations du monde végétal semblent refléter cette particularité : chez l'un comme chez l'autre, « on connaît bien mieux l'aspect authentique du végétal que le visage humain » (Papen, 1985, p. 169), et tous deux accordent à la forêt le rôle de personnage principal (Harvey, 1994). Toutefois, malgré leur passion commune pour la botanique¹³, il existe entre eux des différences notables.

¹³ De nos jours, Bugnet est bien plus connu comme horticulteur que comme écrivain (cf. Morcos & Girouard, 1999).

Dans *La Forêt*, une œuvre mêlant fiction et autobiographie, Bugnet raconte l'histoire d'un jeune couple français arrivé au Canada et installé au cœur de la forêt pour tenter sa chance. Le roman se présente comme une chronique de leur échec, dû à la fois aux rudes conditions de vie et à leur ignorance de la nature sauvage. Tandis que Roger se consacre – assez maladroitement – au défrichement, Louise ne dissimule pas sa peur devant la présence silencieuse qui les entoure : « – Elle me fait peur. – Qui, elle ? – La forêt. » (F, p. 7). Dans ce pays « d'une beauté trop sauvage » (F, p. 8), Louise ressent l'hostilité d'une « force muette et sinistre, accroupie là-bas » (F, p. 67). Ce n'est donc pas la solitude qui inquiète la jeune Française ; bien au contraire : « ...lorsque ses regards se posaient sur la lisière de l'immense forêt, d'autres pensées s'infiltraient dans son cœur : "Que sommes-nous, en face de cette impassibilité géante ? Est-elle amie ? Ou serait-elle une ennemie perfide et sans pitié ?" ». Et pourtant, « les grands bois ne semblaient ni menaçants ni accueillants. Sous la chaude lumière, ils continuaient leur vie propre, pleine de ce mouvement imperceptible, incompréhensible » (F, pp. 14-15).

Aux antipodes de la symbiose chez Le Franc, la forêt de Bugnet ne suggère aucune communauté vitale : « Il lui semblait que ces immensités avaient une vie propre, où la sienne n'était qu'une intruse, infime, dédaignée » (F, p. 33 ; cf. pp. 21, 179). Pourtant, lorsque Louise est convaincue de l'hostilité de la forêt, le narrateur en souligne, par contraste, son impassibilité. Ainsi, le jour de la disparition du petit Paul, le fils du couple,

partout, il n'y avait que d'augustes sérénités. [...] Comme dans les temps anciens, les immenses légions des gardiens du sol poursuivaient silencieusement leur personnelle et inflexible activité. Saisie par ces formidables et paisibles indifférences, [Louise] en fut comme anéantie » (F, p. 227 ; cf. pp. 137, 183).

Tantôt hostile, tantôt indifférente, la forêt est souvent qualifiée d'énigmatique (F, pp. 24, 42, 67, 138), mais elle n'est jamais décrite comme l'émanation d'une divinité ou la demeure d'un esprit. Elle apparaît plutôt comme une société végétale souveraine : « le peuple des grands arbres immobiles [...], légitime propriétaire du sol » (F, pp. 10-11), « gardien de l'antique et vaste contrée qu'il couvrait d'une civilisation végétale » (F, p. 137)¹⁴.

À ce règne austère de la végétation sauvage, Louise préfère ses « fleurs amies » qui la consolent et lui rappellent sa patrie : leurs couleurs et parfums lui évoquent « la beauté civilisée, glorieuse, des lointaines cités », « la douceur du pays de France » (F, p. 166). Pourtant, l'Ouest canadien, « sans pitié » (F, p. 137), détruit ce fragile *locus amoenus* ; une gelée soudaine au début de juin foudroie les fleurs tendrement soignées : « Louise contempla tant de petits corps, si vivants la veille, maintenant

¹⁴ Cette idée n'est pas étrangère à Le Franc, qui parle également du « peuple de la forêt » (RP, p. 47) et va jusqu'à utiliser des images organicistes : « Toute la forêt était pareille à un système nerveux travaillé par l'insomnie » (H, p. 122).

flaques, anéantis » (F, p. 218), sombre présage du malheur qui viendra sceller sa défaite. En un sens, Louise peut être perçue comme le pendant inverse de Julienne : elle aussi Française dans la forêt canadienne, elle aussi admiratrice des fleurs, mais des espèces sauvages, avec lesquelles « la forêt unissait, par caprice inattendu, la grâce à la sévérité » (H, p. 88). L'héroïne de *Le Franc* s'initie progressivement à la vie sylvestre, retrouvant ainsi sa véritable identité (H, p. 91), renouant avec sa « famille végétale » (H, p. 115) et s'assimilant à la forêt (H, p. 152). En somme, « [e]lle avait au Tremblant changé de nationalité. L'Européenne était restée là-bas, sur l'autre bord » (H, p. 160). À l'inverse,

Louise s'y sentait mal à l'aise. Cela n'avait rien de commun avec la grandeur polie, la douceur aimable, la sécurité des forêts d'Europe. À cette nature sauvage [...] elle trouvait une apparence farouche, altière, une expression d'impitoyable cruauté, qui lui serrait le cœur (F, p. 25).

En effet, ces deux portraits romanesques de la forêt se complètent comme le recto et le verso d'une même vision. Dans les deux cas, c'est la forêt qui détermine le destin des personnages, leur offrant espoirs et désillusions, enchantements et défaites, en fonction de leur *sylvicompatibilité*, sans distinction de classe (H, pp. 134, 137). Comme Bugnet, *Le Franc* met en scène des personnages qui « n'appartiennent pas à la forêt », mais qui restent en arrière-plan : citadins comme Thérèse ou Renaut (H, p. 146), de simples touristes qui s'évadent sans avoir à lutter pour leur survie. Dans l'utopie sylvestre, même le bois de la cabane de Hélier « exprimait encore la forêt » (H, p. 57). Pourtant, lorsque *Le Franc* elle-même découvre une maisonnette abandonnée dans les bois près de Pérignonka, son impression n'est pas symbiotique, mais même contraire : « À cause du cadre de cette maison, on est ramené à des proportions humaines, on se sent redevenir d'une essence étrangère à la forêt, et on subit un inexplicable vertige » (P, p. 194).

Il existe une tension entre l'expérience vécue de *Le Franc*, telle que rapportée dans ses essais-reportages, et sa transposition romanesque sublimée. L'un des plus beaux passages sur les arbres, consacré à ceux du lac Kiamika (« Arbres qui formez en moi une forêt de larmes », P, p. 211), où elle évoque avec tendresse leurs noms et leurs formes, leurs poses, leurs mouvements, et même leurs suicides, se termine par une réflexion curieusement amère : « Je m'en vais, leur laissant des lambeaux de moi. Il me semble que je ne les ai pas assez regardés, que je ne les ai vus qu'avec la surface de mes yeux. Il y a déjà entre eux et moi un continent » (P, p. 213). Ne faudrait-il pas recourir au pouvoir de la fiction pour surmonter ce chagrin et transformer cette séparation en son contraire ?

Deux êtres se faisaient face : une jeune fille [...] et la forêt. [...] La jeune fille anéantissait ce qu'il y avait de plus humain en elle, contraignait à l'immobilité ses traits, ses membres, ses rêveries. Elle tâchait de penser avec la collectivité des arbres (H, pp. 187-188).

Telle est, en fin de compte, la conclusion de la lente maturation de Julienne : la dissolution du « moi », à l'image de Hélier, qui devient presque indiscernable de la forêt. Ce processus est guidé par de longs passages méditatifs, composés de phrases introduites par le pronom impersonnel « on »¹⁵, qui facilitent les stratégies que Rachel Bouvet appelle la « végétalisation » et la « forestification » des humains (Bouvet, 2011, pp. 21-22), dans un mouvement que décrit Alain Corbin comme une « alliance interchangeable qui dilate les frontières du moi » (Corbin, 2014, p. 203). Paradoxalement, c'est dans cet état de fusion pré-végétale et d'impersonnalisation que Julienne prend sa décision la plus autonome, affranchie de toute contrainte sociale : « Ce n'était pas la première fois qu'une femme prenait parti contre le monde et décidait de sa destinée, mais le plus souvent en vase clos [...]. Ici, elle n'avait pas à se cacher. Les arbres distribuaient une infinité d'approbations » (H, p. 262). Ainsi, la *res nullius* de la forêt s'oppose véritablement à la *res publica* de la cité : dans la forêt, on n'est personne, *nemo* (cf. Harrison, 1992, p. 85)¹⁶, mais d'une manière subversive et provocatrice : c'est en refusant d'être quelqu'un que l'on parvient, paradoxalement, à être pleinement soi.

Malgré l'intérêt croissant pour l'écriture de la nature, le contexte actuel n'est pas favorable à Marie Le Franc. Certes, on s'intéresse à l'écologie – mais il y a longtemps que l'on a dépassé l'idée de la *Wilderness* américaine, associée à la première vague de l'écocritique, démythifiée par Cronon et délaissée au profit d'une « Ecology without Nature ». De même, on s'intéresse aux hybridations identitaires et au métissage culturel américain, mais avec un intérêt moindre pour les anciens colonisateurs. On étudie également l'écopoétique, mais la majorité des analyses se concentre sur l'extrême contemporain¹⁷, où prédomine une écriture engagée. Pourtant, une pensée qui ne se penche que sur ses propres créations court le risque de la stérilité.

Il semble cependant que l'œuvre de l'écrivaine franco-québécoise mérite d'être redécouverte : si la littérature française, tout comme la québécoise, n'abonde pas en écrits sur la nature, l'écriture de Le Franc, profondément *végétale* dans sa conception de l'espace, du temps et du sujet, se distingue par une rareté exceptionnelle. À moins que l'on préfère le papier à la forêt : « Ne me tentez plus avec des livres pour quelque temps », écrit-elle en 1949 à son amie. « Il faut vraiment aller respirer les arbres. Ceux-ci laissent tomber parfois des idées » (Collet, 1976, p. 36). Si l'on accorde de l'importance aux arbres, l'idée viendra en son temps.

¹⁵ Le « on » apparaît 13 fois de suite dans le chapitre XII, 5 fois dans le XV et 8 fois dans le XVII.

¹⁶ « On appelait souvent les forêts *locus neminis*, lieu n'appartenant à personne (il est probable que le mot latin *nemus* lui-même, qui signifie bois, vient de *nemo*, qui signifie personne » (Harrison, 1992, p. 84).

¹⁷ Cf. p. ex. Termite (2014), Defraeye & Lepage (2019), Schoentjes (2020), Barontini, Buekens & Schoentjes (2022), Bouvet, Posthumus, Bilodeau & Fauve (2024) etc.

BIBLIOGRAPHIE

- Barontini, R., Buekens, S. & Schoentjes, P. (éds.) (2022). *L'Horizon écologique des fictions contemporaines*. Genève : Droz.
- Biron, M., Dumont, F. & Nardout-Lafarge, N. (2010). *Histoire de la littérature québécoise*. Montréal : Boréal.
- Bleton, P. & Poirier, M. (2004). *Le Vagabond stoïque : Louis Hémon*. Montréal : Les Presses de l'Université de Montréal.
- Boivin, A. (2002). Marie Le Franc, une romancière bien canadienne sur les traces de Louis Hémon. In A. Boivin & G. Lucas (éds.), *Marie Le Franc : la rencontre de la Bretagne et du Québec* (pp. 75-93). Québec : Nota bene.
- Bouchard, G. (1995). Le Québec comme collectivité neuve. Le refus de l'américanité dans le discours de la survivance. In Y. Lamonde & G. Bouchard (éds.), *Québécois et Américains. La culture québécoise aux XIX^e et XX^e siècles* (pp. 15-60). Montréal : Fides.
- Bouvet, R. (2011). Les paysages sylvestres et la dynamique de l'altérité dans *Héliar, fils des bois* de Marie Le Franc. *Voix et Images*, 36, 3 (108), 21-35. <https://doi.org/10.7202/1005121ar>.
- Bouvet, R., Posthumus, S., Bilodeau, J.-P. & Fauve, F. (2024). *Entre les feuilles : Explorations de l'imaginaire botanique contemporain*. Québec : Presses Universitaires du Québec. <https://doi.org/10.1353/book.124914>.
- Bugnet, G. (1935). *La Forêt*. Montréal : Les Editions du Totem.
- Castonguay, S. (2006). Faire du Québec un objet de l'histoire environnementale. *Globe. Revue internationale d'études québécoises*, 9 (1), 17-49. <https://doi.org/10.7202/1000796ar>.
- Chansigaud, V. (2017). *Les Français et la nature : Pourquoi si peu d'amour ?* Arles : Actes Sud.
- Charest, J. (2008). Message du premier ministre. In *La forêt, pour construire le Québec de demain* (p. 3). Québec : Gouvernement du Québec.
- Chartier, D. (2000). *L'Émergence des classiques : la réception de la littérature québécoise des années 1930*. Montréal : Fides.
- Chartier, D. & Fabre, G. (2011). Romanciers « français » au Québec, « canadiens » en France : Les romanciers français et la constitution d'un paysage littéraire au Québec. *Voix et Images*, 36, 3 (108), 7-13. <https://doi.org/10.7202/1005119ar>.
- Claveau, M. (2012). Les femmes et la forêt nordique. Fatalité, connaissance de soi et normes sociales. In V. Bernier, N. Duvicq & M. Landreville (éds.), *Une exploration des représentations du Nord dans quelques œuvres littéraires québécoises* (pp. 81-100). Montréal : Imaginaire Nord UQAM.
- Collet, P. (1976). *Marie Le Franc : deux patries, deux exils*. Sherbrooke : Naaman.
- Constantin-Weyer, M. (2014). *Un homme se penche sur son passé ou Si la Prairie est morte, le Nord ne l'est pas*. 18^{ème} éd. Québec : Les Presses Universitaires du Québec.
- Corbin, A. (2014). *La Douceur de l'ombre : L'arbre, source d'émotions de l'Antiquité à nos jours*. Paris : Fayard.
- Crémazie, O. (1882). *Œuvres complètes*. Montréal : Beauchemin & Valois.
- Décarie, D. & Desrochers, J. (2021). Le roman de la forêt au Québec (1934-1947) ou la légitimation d'un espace marginal. *Études françaises*, 57 (2), 155-174. <https://doi.org/10.7202/1078104ar>.
- Defraeye, J. & Lepage, É. (éds.) (2019). Approches éco-poétiques des littératures française et québécoise de l'extrême contemporain. *Études littéraires*, 48 (3), 7-113. <https://www.erudit.org/fr/revues/etud-litt/2019-v48-n3-etudlitt04741/>.
- Droz, E. (1898). Sur le sentiment de la nature dans la littérature française. *Mémoires de la Société d'émulation du Doubs*, 7, 1, 186-200.
- Ducrocq-Poirier, M. (1980). Le centenaire de Marie Le Franc (1879). *Lettres québécoises*, 18, 62-68. <https://id.erudit.org/iderudit/40599ac>.

- Ducrocq-Poirier, M. (1981). *Marie Le Franc : au-delà de son personnage*. Montréal : La Presse.
- Fabre, G. (2008). Maurice Constantin-Weyer et Bernard Clavel. Une image rémanente du Grand Nord canadien dans la littérature française. In D. Chartier (éd.), *Le(s) Nord(s) imaginaire(s)* (pp. 37-54). Montréal : Imaginaire Nord UQAM.
- Flamand-Hubert, M. (2015). « L'homme en face d'une nature qui le repousse » : forêt et territoire dans la littérature de la première moitié du XX^e siècle. *Revue d'histoire de l'Amérique française*, 68 (3-4), 301-324. <https://doi.org/10.7202/1033638ar>.
- Flamand-Hubert, M. (2017). *La Forêt québécoise en discours dans la première moitié du XX^e siècle : représentations politiques et littéraires* (thèse de doctorat). Université Sorbonne-Paris IV. <https://semaphore.uqar.ca/id/eprint/1313>.
- Gaboury-Diallo, L. (1989). Le mythe du Far West et du Grand Nord. *Cahiers Franco-Canadiens de l'Ouest*, I, 1, 95-106.
- Girard, M. (1988). *La Forêt dénaturée : les discours sur la conservation de la forêt québécoise au tournant du XX^e siècle* (thèse de doctorat). University of Ottawa. <http://dx.doi.org/10.20381/ruor-10760>.
- Harrison, R. (1992). *Forêts : Essai sur l'imaginaire occidental*. Trad. F. Naugrette. Paris : Flammarion (ouvrage original publié en 1992).
- Harvey, C.J. (1994). Georges Bugnet et Gabrielle Roy : paysages littéraires de l'Ouest canadien. *LittéRé-alité*, 6 (1), 53-67. <https://doi.org/10.25071/0843-4182.26800>.
- Hémon, L. (1913). *Maria Chapdelaine*. La Bibliothèque électronique du Québec. <https://beq.ebooksgratuits.com/pdf/Hemon-Maria.pdf>.
- Hulan, R. (1996). *Representing the Canadian North : Stories of Gender, Race, and Nation* (thèse de doctorat). McGill University. <https://escholarship.mcgill.ca/concern/theses/0r967518z>.
- Isabel, M. (2010). *Les Représentations de la nature dans la littérature québécoise entre 1840 et 1940* (thèse de doctorat). McGill University. <https://escholarship.mcgill.ca/concern/theses/5t34sk02q>.
- Isabel, M. (2015). Écriture(s) de la nature au Québec : un champ à défricher. *Présence Francophone : Revue internationale de langue et de littérature*, 84 (1), 4. <https://crossworks.holycross.edu/pf/vol84/iss1/4/>.
- Laist, R. (éd.) (2013). *Plants and literature : Essays in Critical Plant Studies*. Leiden : Brill Academy Pub. <https://doi.org/10.1163/9789401209991>.
- Lambton, J.-G. (Lord Durham) (1969). *Le Rapport Durham*. Trad. D. Bertrand & A. Desbiens. Montréal : Les Éditions Sainte-Marie (ouvrage original publié en 1839).
- Le Franc, M. (1931). *Au pays canadien français*. Paris : Fasquelle.
- Le Franc, M. (1934). *La Rivière solitaire*. Montréal : Fides.
- Le Franc, M. (1961). *La Randonnée passionnée*. 3^{ème} éd. Montréal : Fides.
- Le Franc, M. (2011). *Héliar, fils des bois* (2^{ème} éd.). Québec : Presses Universitaires du Québec.
- Lemire, M. (1981). *Introduction à la littérature québécoise (1900-1939)*. Montréal : Fides.
- Lessard, J.-L. (2008) Héliar fils des bois [Web log message], juin 25. <https://laurentiana.blogspot.com/2008/06/hliar-fils-des-bois.html>.
- Lorent, M. (1979). De la Bretagne au Canada : la double appartenance de Marie Le Franc (1879-1964). *Annales de Bretagne et des pays de l'Ouest*, 86 (4), 621-629. <https://doi.org/10.3406/abpo.1979.3003>.
- Luethy, I. (1960). *Quatre écrivains venus de France au début du XX^e siècle : une interprétation nouvelle de la nature canadienne* (thèse de doctorat). University of British Columbia. <https://dam-oclc-bac-lac.gc.ca/eng/381d42ce-21d6-4d42-b295-b25a66d3802d>.
- Mailhot, L. (2003). *La Littérature québécoise depuis ses origines. Essai*. Montréal : Typo.
- McGarry, A. (1942). *Marie Le Franc : romancière de la Bretagne et du Canada* (thèse de doctorat). McGill University. <https://escholarship.mcgill.ca/concern/theses/ws859j64d>.

- Morcos, G. & Girouard, J. (1999). Georges Bugnet, horticulteur. *Cahiers Franco-Canadiens de l'Ouest*, 11, 1-2, 215-232. <https://ustboniface.ca/presses/file/documents---cahier-vol-11-no-1-2/11MorcosGirouard.pdf>.
- Motut, R. (1987). *Maurice Constantin-Weyer : écrivain de l'Ouest et du Grand Nord*. Saint-Boniface : Les Plaines.
- Nadeau, A. (2004). Domination et passivité. L'image de la femme dans *Hélior, fils des bois* de Marie Le Franc et *Le Gardien des glaces* d'Alain Gagnon. *Postures, Littérature québécoise*, 6, 76-88. <https://revuepostures.com/fr/articles/nadeau-6>.
- Papen, J. (1985). *Georges Bugnet : homme de lettres canadien*. Saint-Boniface : Les Plaines.
- Posthumus, S. & Salaün, E. (2013). "Mon pays, ce n'est pas un pays, c'est l'hiver" : Literary Representations of Nature and Ecocritical Thought in Québec. In S.-J. Bradley (éd.), *Greening the maple : Canadian ecocriticism in context* (pp. 297-327). Calgary : University of Calgary Press. <https://doi.org/10.2307/j.ctv6gqtcc>.
- Poulin, A. (2006). *La Responsabilité humaine en environnement : l'exemple des forêts boréales du Québec* (thèse de doctorat). Université Laval. <https://bac-lac.on.worldcat.org/oclc/1273725402?lang=fr>.
- Reclus, E. (1866). Du sentiment de la nature dans les sociétés modernes. *Revue des deux mondes*, mai, 352-381. <https://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k660328?rk=987129;2>.
- Roberts, K.A. (1999). *Le Roman national des femmes du Québec (1891-1984)* (thèse de doctorat). Queen's University. https://www.collectionscanada.gc.ca/obj/s4/f2/dsk1/tape9/PQDD_0019/NQ45267.pdf.
- Schoentjes, P. (2020). *Littérature et écologie : le mur des abeilles*. Saint Denis : Editions Corti.
- Simard, S. (1987). *Mythe et reflet de la France : l'image du Canada en France, 1850-1914*. Ottawa : Les Presses de l'Université d'Ottawa.
- Sulte, B. (1873). *Le Canada en Europe*. Montréal : E. Senécal.
- Termite, M. (2014). *Le Sentiment végétal. Feuillages d'extrême contemporain*. Macerata : Quodlibet.
- Tougas, G. (1964). *Histoire de la littérature canadienne-française*. 2^{ème} éd. Paris : PUF.
- Tuchmaier, H. (1958). *L'Évolution du roman canadien-français. Le choix des sujets et la technique romanesque* (thèse de doctorat). Université Laval.